

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** [8] (1905)  
**Heft:** 49

**Artikel:** Le bonheur  
**Autor:** Delvalle, A.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-255625>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 23.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\* \* POUR LA FAMILLE \* \*

PARAISSANT

A PORRENTUAY



N° 49

Supplément du Dimanche 10 décembre

1905

## LE BONHEUR

Orpheline dès sa première jeunesse, Hortense Latour avait été recueillie par son oncle qui, bien que veuf et père lui-même de deux enfants, n'avait voulu s'en remettre à personne, autant par bonté que par

respect pour la mémoire de sa sœur, du soin de veiller sur la jeune fille et d'assurer son avenir.

Toute jeune, Hortense avait montré pour l'étude un goût qui n'avait fait que s'accroître avec l'âge, et



La bataille de Trafalgar. — Mort de l'amiral Nelson à bord du *Victory*, le 21 octobre 1805. — D'après le tableau de B. West.  
(Texte page 387.)

dès que son oncle avait cru devoir la pressentir sur le choix d'une carrière, sans hésitation, elle avait opté pour le professorat.

M. Paul Bernier s'était d'abord récrié : homme de commerce, propre artisan de sa fortune, il ne s'entendait qu'aux affaires qui lui avaient permis, à lui, fils d'un pauvre employé mort dans la misère, d'être maintenant à la tête d'une des plus importantes distilleries d'Orléans, il montrait pour tout ce qui touchait aux professions libérales une hostilité voisine du mépris.

— Voyons, voyons, disait-il, on meurt de faim là-dedans !

Mais devant l'entêtement de la jeune fille, il s'était incliné :

— Allons, soit ! Je ne suis que ton oncle, et je n'ai pas le droit de t'imposer mes goûts ! Seulement, tu comprends bien que je ne peux pas te suivre et te pousser sur ce terrain-là, moi. Je ne comprends rien à la pédagogie, et je deviendrais un très pauvre répétiteur. J'ai, à Paris, mon vieux camarade Berteaux, professeur dans l'Université, qui sera enchanté de faire une brillante élève !... Donc, l'année là-bas, au Lycée... les vacances ici, avec mon vieux Berteaux qui est célibataire... cela va-t-il ?

Et malgré son chagrin de se séparer de son oncle, Hortense avait accepté.

Jeune fille, elle avait réalisé tout ce que promettait l'enfant. Durant cinq années, au cours desquelles l'oncle Bernier avait marié sa fille (son fils restant à ses côtés pour l'aider dans la conduite des affaires), elle avait, sous la direction du professeur, remporté succès sur succès.

Reçue première, à son brevet supérieur, elle se préparait à l'examen de l'Ecole de Sèvres, et il avait fallu que son tuteur brûlât le vert et le sec pour la décider à venir se reposer auprès de lui pendant quelque temps.

„Donne-moi quinze jours sur tes deux mois de vacances, lui avait-il écrit, à bout d'arguments, ou je vais te chercher et je te garde jusqu'à la fin.”

Le désir de voir sa pupille n'était certes pas étranger à cette insistance, mais il n'en était pas la seule cause, et c'est précisément cette cause, jusqu'alors tenue secrète, qui faisait l'objet de la conversation ou plutôt de la discussion qui avait lieu entre M. Bernier et son ami, le lendemain même de l'arrivée d'Hortense et de son Mentor.

Ils étaient restés tous deux après déjeuner dans la salle à manger, pendant que la future Sévrienne, accompagnée de son cousin Théodore, se promenait dans le parc attenant à la maison d'habitation, sise à une centaine de mètres de l'usine.

Le négociant avait déjà fait dans la pièce cinq ou six tours, quand, s'arrêtant devant Berteaux :

— Mais, voyons, voyons ! C'est de l'entêtement, à la fin. Comment, tu veux me faire croire, d sérieuse comme elle l'est, Hortense a été s'enticher d'un jeune Normalien au point de te déclarer qu'elle n'aurait jamais d'autre mari ! et... et au point de refuser un parti, non pas superbe, non, mais un beau, très beau parti — étant donné qu'elle n'a presque rien, — que j'ai eu la chance de lui trouver. Et tu as l'air de la soutenir !

Le vieux professeur secoua la tête de haut en bas comme pour souligner ses paroles :

— Je n'en ai pas l'air : je l'approuve tout à fait.

— Tu !... Comment, sans me prévenir, moi, son tuteur, tu as laissé se nouer une intrigue... une...

— Ecoute, fit Berteaux avec calme. Ecoute et ne nous fâchons pas, je t'en prie. Tu m'as confié Hortense en me disant : „Ce que tu fais sera bien fait :

elle veut devenir professeur, aide-la de ton savoir et de tes conseils. J'ai suivi tes instructions, mais il est des conseils que les jeunes filles, les plus sérieuses, les plus raisonnables, se dispensent de demander, parce que... parce que... tu connais la vieille vérité : le cœur a ses raisons... Pourtant, laisse-moi te dire que, dans les circonstances présentes, je ne puis donner tort à Hortense. Elle a vu chez moi un de mes élèves, un garçon d'avenir, sans fortune, il est vrai. Ils s'aiment, tous deux me l'ont avoué, mais je t'affirme qu'ils ne se le sont pas dit, et que je n'ai rien à leur reprocher. Pourquoi ne pas les unir ? Ils suivent la même voie, ils ont les mêmes goûts...

Bernier interrompit brusquement :

— Ils sont sans le sou : ils auront des enfants qui seront sans le sou, et cela fera une belle souche de malheureux ! Ah ! tu parles comme les livres, toi ! Mais je me demande ce que deviendrait le monde avec vos sentiments et vos rêveries, et ce mépris de philosophe pour la richesse, comme si la pauvreté n'était pas le pire de tous les maux. Mon père en a souffert ; ma sœur, la mère d'Hortense et son mari en ont souffert, et peut-être même en sont-ils morts !

— Oh !

— Oh ! quoi ? Parce qu'ils ont laissé une rente de douze cents francs à leur enfant, tu vas me contredire ! Mais qu'est-ce que cela représente de privations ? y as-tu quelquefois pensé ? Je suis un enrichi, moi, ce que vous appelez un parvenu, soit. Mais mon argent me permet de trouver pour ma pupille une situation inespérée, et si elle ne l'accepte pas, jamais, tu entends, je ne donnerai mon consentement à son mariage avec un rabâcheur de grec et de latin...

— Comme moi !

— Toi ! toi ! Avec cela que tu as été si heureux ! Avec tes idées, tu as gâché ta vie, et tu gâcheras celle de cette enfant ! Moi, je veux, avant tout, que l'on comprenne le réel côté des choses. Je n'ai jamais parlé aux miens de sympathie, de dévouement, d'abnégation. Je leur ai dit de songer aux intérêts positifs, et pour Hortense, puisqu'elle n'y songe pas, j'y songerai pour elle !

— Alors, tu refuses, c'est ton dernier mot ?

— Oui ! oui et oui !

— C'est bien ! Tu es le maître. Hortense n'ira pas contre tes volontés. Elle oubliera, ou elle tentera d'oublier celui qu'elle aime, mais elle ne s'unira pas à un autre ! Elle ne se mariera pas !

Bernier éclata de rire :

— Bêtises ! elle disent cela pendant six mois, et elles finissent par se ranger à l'avis des gens sensés. Du solide, mon vieux, du solide ! Il n'y a que ça ! On en revient de ces billevesées, tu verras... Allons ! ne me fais pas cette figure-là. Je te parie que c'est toi qui viendras le premier me dire que j'avais raison !

Et prenant familièrement son ami par le bras, il l'entraîna au jardin.

Hortense et son maître étaient retournés à Paris depuis une huitaine ; Bernier travaillait dans son bureau, quand lui fut annoncé la visite de M. Lagneau, son gendre.

Introduit, ce dernier serra vigoureusement la main de son beau-père et sans autre préambule :

— Je viens vous parler affaires, dit-il.

— Je vous écoute, fit le commerçant, après avoir demandé des nouvelles de sa fille.

En quelques mots, le gendre expliqua qu'il voulait donner à son commerce une extension nouvelle ; il développa longuement les avantages de l'entreprise, et conclut en avouant qu'il ne disposait pas, à quelque chose près, des fonds nécessaires.

— Diable, dit Bernier, qui ne comprenait pas trop.

Ce n'est pas moi qui puis vous aider en ce moment. Tous mes capitaux sont engagés, vous ne l'ignorez pas, dans cette spéculation des vins du Gard.

— Aussi bien, répliqua Lagneau, n'est-ce pas un prêt que je viens solliciter, mais une proposition que j'ai à vous soumettre. Vous savez qu'en réglant ce qui revenait à ma femme du chef de sa mère, nous avons mis de côté sa part dans la propriété d'Olivet dont je vous ai laissé la jouissance, et qui vaut, au bas mot, trois cent mille francs. Eh bien, en vendant, je retirerais les cent mille dont j'ai besoin.

M. Bernier leva les bras au ciel :

— Vendre ! y pensez-vous ? Mais j'y tiens à cette propriété qui est mon œuvre, que j'ai embellie, dont je suis fier !

— Je ne dis pas, mais cette somme m'est indispensable.

— Trouvez-la autre part, car je vous le dis, je ne vendrai pas.

— Il le faudra cependant !

— Et qui m'y forcera ?

— Le code, beau-père, qui dit : Art. 815 : Nul ne peut être forcé à rester dans l'indivision.

Très pâle, le commerçant étendit la main.

— Restons-en là, fit-il. Je verrai ma fille et elle ne souffrira pas.

— Vous vous trompez.

— Comment !

— J'ai, ici même, dans ma poche, signée, datée, enregistrée, sa procuration.

— Oh ! fit Bernier en tombant sur une chaise. Plaider contre moi ! Elle ! Me dépouiller ! Me chasser d'un domaine dont j'ai vu grandir les arbres, pousser les fleurs, où j'ai toutes mes habitudes....

— Que voulez-vous, beau-père ! à chacun son dû... Ma femme est raisonnable. Elle tient de son père : les affaires sont les affaires, et les sentiments passent après. Voyons, je reviendrai chercher une réponse dans huit jours.

— C'est inutile, monsieur, cria Bernier en se levant. Vous agirez comme vous l'entendez... mais je ne vendrai pas... Faites valoir vos droits !

— Calmez-vous ! Et ne nous prenons pas à la gorge !... Dans huit jours, sans faute ! Au revoir, et sans rancune.

Il salua et sortit, laissant son beau-père accablé de colère, de douleur, et d'indignation.

Les premières lueurs du jour pénétraient à travers les stores baissés, et une lampe de malade placée sur un chiffonnier achevait de s'éteindre, tandis que, assis dans les fauteuils, Berteaux et Hortense sommeillaient.

Tout à coup une main écarta les rideaux et Bernier montra son visage défat et amaigri.

Il regarda un instant le professeur et la jeune fille, puis les appela à mi-voix.

— Mon oncle est réveillé, fit Hortense.

— Oui, mignonne.

— Et comment te trouves-tu, mon cher bon ? s'inquiéta Berteaux.

— Mieux ! Merci !

Hortense sourit.

— A la bonne heure ! Le médecin avait bien dit que cette crise le sauverait !

— Me sauver ! j'ai donc été bien malade ?

— Assez pour nous donner de cruelles inquiétudes.

— En effet, je me rappelle maintenant... j'ai beaucoup souffert !... Et... et mon fils, il est là ?...

Les deux gardes-malades parurent embarrassés.

— Il ignore... il est parti le lendemain du jour où vous vous êtes alité, mon oncle !

— Me laissant seul !

— Il nous avait écrit de venir.

— Est-ce vrai ?

— J'ai là sa lettre.

— Montrez !

— Plus tard.

— Non, fit Bernier. Non, je veux la voir !

Sur un signe de la jeune fille, Berteaux chercha dans son portefeuille et tendit le billet suivant.

„Ma chère cousine,

„Mon père est malade et je suis forcé de partir „pour Bordeaux ; un retard me ferait manquer une „très belle affaire. Venez donc, car le médecin paraît inquiet, et a déclaré que de grands soins seraient „nécessaires. Je pars sans vous attendre.

„Merci d'avance.

„Théodore BERNIER.”

Le négociant se tourna vers sa pupille :

— Et vous êtes venus ?

— Sans doute. Hortense a pris le train tout de suite. Moi, j'ai demandé un congé et je suis venu la rejoindre.

— Oui, murmura Bernier... alors que mon fils et ma fille... Mais à propos... et mon gendre, à qui je dois d'avoir failli mourir, mon gendre a dû donner de ses nouvelles !

— Des papiers, fit Berteaux avec gêne... des...

— Des papiers timbrés ? Allons, dis-le ! Je m'y attendais. Cela et la lettre de Théodore, ce sont fruits venus de la même semence.

Et joignant les mains :

— Ainsi, continua-t-il, voilà ma récompense. Je les ai rendus riches, heureux, et ils m'abandonnent, et me traitent en ennemi.

Que leur ai-je donc fait, dis, mon ami, que leur ai-je fait ?

— Rien, dit doucement le professeur. Mais, en eux, le calcul a tué le sentiment.

„Tu leur as appris à dédaigner les élans du cœur : ils tournent tes préceptes contre toi. Je te l'ai dit cent fois : l'intérêt crée des associés, l'affection seule crée la famille...”

— Alors je n'en ai plus, fit Bernier avec désespoir.

Hortense s'était précipitée et l'embrassait.

— Oh ! mon oncle ! Et nous...

Le négociant serra dans ses mains le visage de la jeune fille et, lui rendant son baiser :

— Ma bonne petite, ma chère enfant ! Ah ! oui, il avait raison, Berteaux ! Finis vite tes études, épouse celui que tu as choisi, et reviens tous près de moi. Il n'y a qu'un vrai bonheur dans la vie... et ce n'est pas d'acquiescer, c'est d'aimer !

A. DELVALLE.

#### La bataille de Trafalgar — Victoire de Nelson

Le 20 octobre 1805, l'armée autrichienne, en vertu d'un article de la capitulation d'Ulm, défilait devant l'empereur et déposait ses armes. Le lendemain, la flotte franco-espagnole était défaite à Trafalgar !

Nelson croisait devant Cadix avec vingt-sept navires ; la flotte franco-espagnole était supérieure en nombre : trente-trois bâtiments, dont la plupart inférieurs en armement et en puissance manœuvrière. Villeneuve, sensible aux sanglants

reproches qui lui avaient été adressés, prit une résolution hardie : il appareilla, sortit du port et marcha à l'ennemi.

L'action se déroula à la hauteur du cap Trafalgar. Nelson, qui avait pour lui l'avantage du vent, divisant sa flotte en deux colonnes, commandant à bord du *Victory*, celle de gauche, tandis que l'amiral Collingwood commandait celle de droite, se précipita, toutes voiles déployées, sur le centre de la flotte franco-espagnole, afin de la couper et de la disloquer (1<sup>er</sup> mouvement). La lutte fut terrible ; un égal achar-